

L'HISTOIRE VÈCUE

141
HENRI DE NOUPASLE



L'OUVRAGE COMPLET
75 C.
ILLUSTRE

LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE



F. ROUFF. Editeur, PARIS

C 50604

Le chevalier sans peur et sans reproche

par Henri de NOUPASLE

CHAPITRE PREMIER

LE CHEVALIER INCONNU

Dans le grand jardin de l'hôtel Episcopal, à Grenoble, un adolescent, aux cheveux châtain, à l'œil noir, au nez droit, au visage rose et frais, frère comme une jeune fille, en pourpoint de velours, se promène sous les grands arbres, accompagné d'un prêtre qui l'enseigne.

— Oui, Monseigneur! Aristote l'a dit...

Le jeune homme fait une moue :

— Aristote, a-t-il dit, messire clerc, que les lettres priment les armes? J'en serais fort marri, car j'aime manier l'épée et bien que je sache lire en latin, j'aime mieux l'éclat des armes que celui des cierges! J'aime le fracas des tournois et les chants des hommes d'armes, plutôt que le son des cloches et les airs pieux que l'on chante au chœur! J'aime mieux servir le Roi de France que me cloître en un couvent! Et je prétends aimer Dieu en combattant, s'il se peut et s'il se doit, pour la gloire et l'honneur de mon nom!

Le bon prêtre qui accompagnait l'adolescent se signa :

— Mais, Monseigneur, vous êtes jeune! Il y a temps pour tout!

— Nenni, nenni! A mon âge d'autres ont déjà versé le sang pour la bonne cause! Je serai soldat s'il plaît à Dieu!

— En attendant venez lire Cicéron!

— Quel ennui! Je voulais monter à cheval!

A ce moment, un écuyer tout armé apparut au seuil du grand parc et s'agenouilla devant le jeune homme

— Monseigneur, votre père vous appelle! Un grand jour vient de naître pour vous!

— Mais votre leçon, Monseigneur? fit le clerc.

— Demain, Messire, demain! Si mon père m'appelle ce ne peut être que pour le service du prince de Savoie notre Suzerain! J'y cours! Fais seller mon cheval et préparer mes éperons.

Déjà il abandonnait son livre dans lequel le prêtre qui l'accompagnait

lui indiquait sa leçon. Soudain le jeune homme se ravisa et revint vers l'aumônier pour plier le genou devant lui.

— Bénissez-moi mon père, afin que je ne sorte jamais de la voie droite où je suis engagé!

Le prêtre fit un grand signe de croix et embrassa son élève avec émotion.

— Allez, Pierre! Allez! Soyez bon fils et bon sujet! Souvenez-vous d'aimer Dieu et de ne rien faire qui ne soit pour sa gloire.

L'adolescent se signa à son tour et se releva :

— Soyez sans crainte, mon père! Et priez pour moi!

En trois bonds il eût atteint le cloître qu'il parcourut rapidement. Dans la cour d'honneur de l'Evêché, des soldats en armes et des cavaliers attendaient leur jeune seigneur. L'évêque de Grenoble apparut soudain au haut du degré, entouré de son chapitre.

— Adieu, mon neveu! Monseigneur Charles 1^{er}, duc de Savoie, vous appelle à prendre place dans le corps de ses pages! Depuis que Son Altesse vous vit ici, Elle ne songe qu'à faire de vous un parfait chevalier! Aimez-La, servez-La, et ne faites jamais faute à votre nom!

— Chez le duc de Savoie? Est-ce possible? fit le jeune homme rayonnant de joie. Enfin je vais porter l'épée et servir! Quel bonheur!

— Jeunesse! fit le prélat en souriant tristement.

L'adolescent comprit le chagrin que ressentait son oncle qui depuis treize ans l'élevait comme son fils spirituel. Pierre de Bayard n'était pas ingrat. Il saisit les mains du prélat et les baisa :

— Ah! mon oncle, je vous enverrai tant d'étendards pris aux ennemis, que vous en tapisserez votre cathédrale et, où que vous portiez les yeux en célébrant l'office, c'est à votre neveu Pierre de Bayard, que vous songerez!

Puis il sauta en selle sur un cheval noir qui caracola devant les spectateurs. Bientôt la petite troupe partit à fond de train pour le château de Bayard où Messire Aymon, dont les cheveux blanchissaient, accueillit son fils avec une allégresse, mêlée d'amertume. Hélène, sa femme, cherchait à dissimuler ses larmes sous un sourire tendre et serra son fils contre elle.

— Pierre! Monseigneur le Duc vous demande près de lui! Auparavant j'ai voulu que nul autre que moi ne vous donnât vos éperons d'écuyer!

— Ils guideront mon cheval sur le chemin de l'honneur, mon père!

— Je l'espère! Soyez valeureux, humble, honnête et bon! Dieu fera le reste! Venez, mon fils!

Tous deux pénétrèrent dans la vieille chapelle castrale et se mirent en prières. Le lendemain matin, devant tous les vassaux de Bayard et du Terrail, armés comme pour la guerre, Pierre recevait la communion et, tandis que les trompes sonnaient, prononçait son serment d'honneur. Puis Messire Aymon lui mit les éperons d'argent aux pieds et lui donna son propre poignard.

— Qu'il vous serve à défendre les opprimés, jusqu'à ce que votre valeur vous rende digne de servir votre Roi comme un chevalier!

Il le prit alors par la main et montra à l'adolescent trois portraits qui ornaient la grande salle d'armes du castel.

— Regardez ceux-là, Pierre! Voici votre trisaïeul Aymery qui mourut aux pieds du Roi Jean à la bataille d'Azincourt en poursuivant les Anglais qui envahissaient le royaume de France! Voici votre aïeul, mon père, qui fut tué à Monthléry, en combattant les Bourguignons!

Pieusement, Pierre de Bayard baisait la toile comme il eût rendu hommage à des saints. Son père montra une place vide près des portraits.

— Ici sera ma place quand j'aurai rendu mon âme à Dieu! Et je veux

qu'on dise qu'Aymon de Bayard a été, comme Aymé, son père, un digne et preux chevalier! Après ce sera vous, Pierre, qui continuerez la lignée sans tache! Et votre fils! Et le fils de votre fils et leurs descendants! Bayard sans peur et sans reproche! N'oubliez jamais cette devise-là!

Ensuite, tandis que Pierre embrassait sa mère, ses frères plus jeunes et ses sœurs, Messire Aymon tint lui-même l'étrier à son fils aîné qui partait sur le chemin de l'honneur et, quand les écuyers et les hommes d'armes s'ébranlèrent pour accompagner le jeune homme, le vieux seigneur resta longtemps au seuil de la poterne à regarder ce fils en qui il avait mis tout son orgueil et qu'il ne devait pas revoir.

★★

Sur la grande place de la ville de Lyon, les trompes et les olifants sonnent aux champs. Les serfs, les paysans, les bourgeois, les commerçants, les commères, les enfants, les soldats, les écoliers le menu peuple, les marchands ambulants, tout un monde chatoyant et bruyant se presse contre les barrières que des archers défendent tant bien que mal à grands coups de piques et de halberdes.

— Reculez-vous donc!
— Vous m'écrasez!
— On dit, mon compère, que la joute va être chaude!

— Parbleu, ce sont les compagnons du Roi de France, Charles VIII!

— Et voici les vassaux de Monseigneur le duc de Savoie!

— Jamais on ne vit tant de beau monde!

Dans les estrades, les belles et gentes dames se pressent à l'envi, agitant des écharpes et des fleurs qu'elles offriront aux vainqueurs du tournoi organisé en l'honneur du Roi de France.

— Ah! Voici le comte de Luxembourg!

— Le beau Paul de Ligny?

— Lui-même!

Mais les trompes sonnent à nouveau, les soldats se rangent et présentent les armes. Escorté de sa cour, Charles VIII fait son entrée, suivi des échevins et du Prévôt de la ville.

Incontinent, il s'assied sur le trône qui lui a été dressé, sous un dais cramois. Derrière lui et sur un siège moins élevé, le duc de Savoie s'assied à son tour. Un héraut d'armes en habit brodé d'or vient s'incliner devant Sa Majesté et lui demande l'autorisation de commencer les joutes.



— Oui, Monseigneur Aristote l'a dit... (p. 4).

Déjà deux cavaliers sont entrés dans la lice, de part et d'autre d'une frêle barrière ornée de draperies aux couleurs de Savoie et de France. Ils présentent leurs blasons, gravés sur les boucliers, à un juge d'armes qui énumère les titres de chacun. Puis la lance basse, visière baissée, ils s'élancent l'un contre l'autre, cherchant à se désarçonner mutuellement.

Pourtant les belles spectatrices et les nobles gentilshommes semblent indifférents aux malheurs des vaincus et au courage des vainqueurs. Le juge du camp prononce ses arrêts et fait emporter les blessés. Des chevaux frais sont amenés aux adversaires qui continuent à s'estoquer avec fureur.

Quand les combattants se sont retirés, une nouvelle sonnerie de trompes annonce un nouveau venu et une rumeur satisfaite parcourt les gradins et les rangs de la foule. Sur un destrier blanc voici un chevalier de haute taille, au visage coururé de cicatrices qui s'avance et vient s'incliner profondément devant le Roi.

— Le sire de Vaudrey! Le sire de Vaudrey!

— Il est vaincu!

— Dites invincible, mon âme!

Le comte de Vaudrey, gentilhomme bourguignon regarde avec un dédaigneux mépris les chevaliers qui l'admirent. Qui oserait s'attaquer à lui serait certain de mordre la poussière. Et l'orgueilleux gentilhomme tire lentement son gantelet et le jette dans la lice. Un long moment de silence s'écoule. Chacun se regarde.

— Personne!

Charles VIII se lève.

— Allons, Messeigneurs! Nul de vous ne se mesurera donc à notre ami et féal chevalier de Vaudrey?

Soudain, par dessus les têtes indécises, un bras se lève, une main blanche apparaît, presque une main de femme, et un second gant s'écrase dans l'arène. Tout le monde se retourne.

— Qui est-ce? Un fou? Un inconnu?

Le juge d'armes regarde avec dépit le bouclier sans armoiries. On amène à l'audacieux un cheval frais. Le juge de camp lui tend une lance. Le sire de Vaudrey ricane. Son adversaire est mince, souple, presque fluet. Il n'en va faire qu'une bouchée.

Les cavaliers ont pris du champ. Les chevaux bondissent, les lances se baissent. Et brusquement un long cri de stupeur monte :

— Le sire de Vaudrey a mordu la poussière! Ah!

Déjà le gentilhomme bourguignon s'est relevé et saisit son épée. Non moins prompt que lui, l'inconnu pare un coup à éventrer un bœuf. Et d'un revers, le chevalier Inconnu fait sauter l'épée de Vaudrey à dix pas. Fou de rage, le Bourguignon empoigne sa masse d'armes, formidable, terrible, hérissée de pointes. Charles VIII s'est levé, étonné et ravi.

L'inconnu a saisi un simple gourdon de chêne. Qui croirait qu'un corps si frêle pût donner de si grands coups? Le sire de Vaudrey recule pour la première fois, manque une riposte, glisse, s'écroule. Déjà le chevalier inconnu lui pose le pied sur la poitrine et le gentilhomme bourguignon doit lever la main nue pour demander « merci ».

— Qui est-ce? Qui est-ce?

Paul de Ligny de Luxembourg a sauté dans l'arène et enlève lui-même le haubert du chevalier mystérieux qui montre aux gentes dames un visage d'adolescent, imberbe et charmant.

— C'est un enfant! fait Charles VIII, radieux. Il sera à moi.

Et le duc de Savoie présente le bel inconnu à toute la Cour.

— Pierre de Bayard, écuyer! Né pour servir la France.

CHAPITRE II

LA PUNITION DU TRAITRE

— Hardi! Hardi! Montjoie et Saint-Denis.

Parmi les chevaliers bardés de fer qui font rage à grands coups frappés d'estoc et de taille, un cavalier de haute stature fait merveille et défonce les rangs des réîtres et des miquelets de l'ennemi.

Sous le ciel bleu de l'Italie, les troupes du Roi Louis XII, le successeur de Charles VIII, combattent sans trêve contre le duc de Milan, Ludovic Sforza qui prétend conserver sa couronne malgré les droits du Roi de France.

Aussitôt ce dernier a jeté sur la péninsule une armée conduite par le brave Louis d'Ars, ayant à ses côtés le chevalier Bayard et tout aussitôt, comme si le nom seul de ce jeune héros provoquait la terreur, les adversaires plient, se rompent et s'enfuient à la débandade.

— Hardi! Bayard! A la bannière!

Le chevalier s'était dressé sur ses étriers, dominant de la tête ses assaillants. D'un coup de masse d'armes il a défoncé le crâne d'un archer trop hardi qui osait porter la main à sa bride. De son épée tranchante, il a fait voler la tête d'un arbalétrier qui cherchait à viser son haubert dont la plume orgueilleuse flotte au vent. Et rien qu'en étendant le bras il fait reculer les piquiers dont un escadron cherche à l'envelopper.

— En avant!

Sur la plaine bruisante du martèlement des cavaliers, Bayard a déjà vu les siens qui accourent. Bast! Ils le rejoindront et le chevalier rend déjà la main à sa monture qui fonce en avant.

— Montjoie! Montjoie...

Il rit à perdre haleine, joyeux, content de faire son devoir, heureux de vivre et de batailler comme ont fait avant lui son père et ses aïeux. Devant les foulées de son cheval, les assaillants se dérobent, jetant leurs armes pour courir plus vite. Un porte-étendard trébuché et tombe que déjà le chevalier est sur lui. L'homme a levé les mains en signe d'appel.

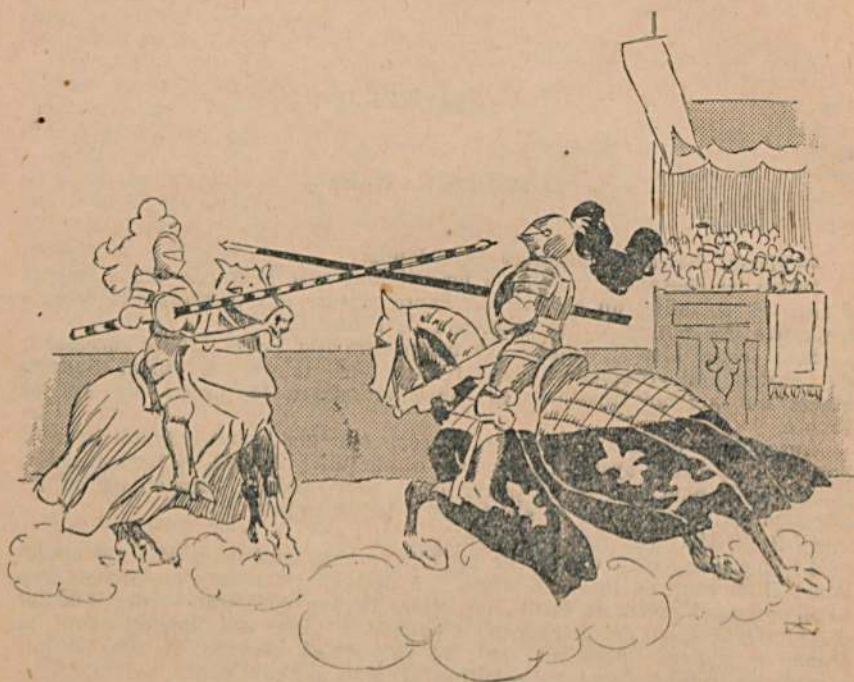
— Grâce!

— Pardieu! crie le bon chevalier. Il ne sera pas dit que j'aurai frappé un ennemi à terre! Mais mon cheval a chaud! L'étoffe de ton drapeau me permettra de le bouchonner comme il sied!

Et Bayard descend à terre, arrache de la hampe le fanion que son adversaire étonné lui abandonne et essuie les flancs couverts de sueur de sa monture. Le coursier tourne la tête vers son maître et hennit. Déjà le chevalier est remonté en selle et continue sa poursuite, sans entendre les cris, les rumeurs, les plaintes, les murmures :

— En avant! En avant!

Il fonce toujours. Dans la poussière, dans la fumée, il ne voit rien, ni les blessés, ni les ennemis qui se ressaisissent, ni ses compagnons qui tardent à le suivre. Une seule chose l'occupe. Là-bas, les portes de Milan sont ouvertes pour recevoir les fuyards. Il faut que Bayard entre avec eux,



Les deux cavaliers, visière baissée, s'élançèrent l'un contre l'autre (p. 4).

avant eux et prenne la ville, tout seul si cela est nécessaire, afin de mettre un terme à cette guerre, à cette boucherie inutile, où tant de braves soldats périssent pour soutenir les prétentions d'un aventurier.

— En avant!

Le chevalier franchit les fossés, les chevaux de frise, les chausse-trappes, les pont-levis et les fascines.

— Ville gagnée!

Fous de terreur, les soldats, les bourgeois, les gardes s'écartent et cherchent un salut précaire dans une fuite éperdue. Sur la grande place, en un clin d'œil, Bayard est seul, l'épée nue au poing, la masse pendue à la ceinture.

— Enfin!

Il se retourne sur sa selle, étonné de ne pas entendre les cris de joie de ses compagnons et s'aperçoit alors, avec stupeur, qu'il est seul. Déjà les ennemis se rassèrent et ferment les portes. Bayard éclate de rire. Pourquoi faire cette précaution? A-t-on jamais entendu dire que le chevalier Bayard eût reculé devant un ennemi quelconque, fût-il cent fois, mille fois plus fort. A Dieu ne plaise!

Mais les ennemis se rassemblent, s'excitent, s'encouragent. Un homme isolé ne leur fait plus peur. Ce Bayard n'est pas un démon, que diable! On l'abattra et l'on enverra sa tête au Roi de France pour lui apprendre à se

mesurer avec le duc Ludovic. Mais il suffit que le Chevalier fasse un moulinet avec sa terrible épée, pour que toute la troupe haineuse recule.

Le héros a fait tourner bride à son cheval et vient s'adosser à un monument qui fait l'angle de la place. Autour de lui les flèches pleuvent, les traits se croisent, les balles font grêle. Il hausse les épaules et attend toujours.

Enfin un cavalier apparaît, couvert d'une armure noire qui brille étrangement au soleil, et hurle :

— Arrêtez, bandits! Est-ce ainsi qu'on combat le chevalier sans peur! Rends-toi, Bayard! Tu es seul!

— Allons donc! Où je suis, l'armée me suit, duc Ludovic! Dans un instant, cinquante des miens seront ici et nous pourrions en découdre encore s'il te plaît!

Le duc Ludovic Sforza a levé la visière de son casque et son visage mince s'éclaire d'un sourire :

— Non, chevalier, tes hommes te croient mort et ont pris la fuite à leur tour! Tu es mon prisonnier!

— Je ne le suis de personne! Sinon tu me prendras mort!

— Rends-toi!

— Viens me chercher!

De son gantelet de fer, Bayard a descellé une pierre du mur contre lequel il s'appuie et la lance vers le cavalier. Le cheval de ce dernier, atteint en plein front s'abat, tandis que le duc Ludovic saute à terre pour éviter d'être atteint lui-même. Fou de colère, il crie :

— En avant, vous autres!

Comme des mâtons à la curée, les hommes se sont élancés, la pique haute, la hallebarde pointée vers l'adversaire. Bayard a sabré cette masse de frelons d'un coup d'épée. Dix hommes jonchent le pavé rougi de sang. Une nouvelle attaque fait vingt autres victimes. Peu à peu un rempart humain protège le bon chevalier contre ses adversaires qui hésitent.

— Eh bien! duc Ludovic, je t'attends!

Dix fois, vingt fois, le prince de Milan envoie ses hommes à l'assaut de cette citadelle vivante que défend un seul homme. Bayard n'a point cessé de frapper ni de fendre et bientôt les assaillants sont plus fatigués que lui-même. Le soir tombe, et l'épée du chevalier, faussée, tordue, ébréchée, frappe toujours.

— Quel homme! Ouvrez les portes!

Les gardiens de Milan ont regardé le duc avec un étonnement secret. Mais le duc Ludovic fait un signe et répète :

— Ouvrez les portes! Tu es libre, chevalier Bayard! Ou bien tu ne me laisserais pas un soldat pour garder mon palais...

— C'est possible! fait le chevalier.

Et d'un bond prodigieux il a enlevé sa monture au-dessus du monceau de cadavres qui l'entoure. Le duc de Milan retient autour de lui ses derniers piquiers, comme un valet de chiens retient sa meute hargneuse et épouvantée.

— Adieu, chevalier! Si tu le voulais, je te ferais prince!

— Nenni, duc Ludovic!

— Je te donnerais cent mille ducats d'or et des biens assez vastes pour que le soleil y naquit et s'y couchât!

— Sept pieds de terre me suffisent!

— Nous ferions la conquête du monde!

— Mon château de Bayard m'est assez!

— Au moins donne-moi ta main!

Le chevalier sans peur s'arrête. Le prince et le soldat sont face à face. Puis, Bayard se dégante lentement et montre sa main nue, fine, racée, menue, sous la peau de laquelle un fin réseau de veines court. Il lève son casque et son beau visage imberbe apparaît, aussi frais que si le chevalier sortait du bal.

— Voici ma main, duc! C'est celle d'un homme!

Une longue étreinte les unit. Quoique ennemis, ils s'estiment et se plaisent. Bayard sait bien que Ludovic sera vaincu et Ludovic malgré cette crainte sourde répugne à tuer un adversaire aussi noble et courageux.

— Adieu!

Bayard a repris sa route sans tourner la tête, confiant comme un honnête homme. D'ailleurs, est-ce la peine? La grande porte s'ouvre en gémissant sur ses gonds. Et comme la monture du chevalier fait un écart, les soldats qui le suivent de loin reculent encore, précipitamment.

Le crépuscule rougit le ciel d'une clarté sanglante. Bayard a franchi la poterne et avance, seul, sur la plaine que l'obscurité envahit peu à peu et sa silhouette se découpe, formidable, sur la nuit.



Dans sa tente, le chevalier sans peur lit son livre d'heures, comme il fait chaque jour. Car pour bien servir son Roi il faut d'abord bien servir son Dieu. Autour de lui, dans le camp, les soldats se reposent, les fifres jouent, les tambours battent, les chevaux paissent. Il fait bon vivre.

— Seigneur! Don Alonzo de Soto-Mayor, sollicite l'honneur d'être reçu de vous!

Bayard a son bon sourire :

— Ah! oui. Mon prisonnier!

Et le chevalier se lève avec aménité pour recevoir celui que voici quelques jours à peine, au cours d'un combat héroïque, il désarçonna de sa main et désarma d'un revers de sa formidable et invincible épée.

Don Alonzo de Soto-Mayor est Espagnol, trois fois Grand d'Espagne, parent de don Gonzalve de Cordoue, un des premiers de la péninsule Ibérique. Sur parole, Bayard laisse le chevalier ennemi libre de se promener dans le camp et lui a abandonné noblement sa demeure dans le château de Monervino afin que le noble hidalgo attendit sa rançon avec plus d'aise. Don Alonzo est un gentilhomme qui a juré sur les livres saints de ne pas tenter de s'enfuir et ne saurait avoir d'autre parole.

— Seigneur!

— Don Alonzo, je vous salue! Je n'ai point encore de nouvelles des vôtres, mais cela ne saurait tarder! Vous plairait-il de promener en ma compagnie? Vous fait-on bonne chère et rend-on hommage à un chevalier tel que vous!

L'Espagnol incline la tête et soupire :

— Me permettriez-vous, chevalier Bayard, de faire quelques tours à cheval? Je suis caballero avant toute chose!

— Je vous en prie!

Le chevalier donne un ordre :

— Qu'on amène Bradamante, ma jument préférée! Don Alonzo la montera à son gré! Qu'on lui rende ses éperons!



D'un seul coup Bayard abattit son adversaire (p. 44).

— Je vous en remercie!

— A Dieu ne plaise!

Tranquillement, le chevalier accompagne son hôte forcé jusqu'à l'endroit où les écuries du camp sont installées. Don Alonzo saute en selle avec ivresse, tandis qu'on amène pour son écuyer un certain Pédro, compagnon d'un certain âge, au visage anguleux et faux, une mule afin de lui permettre d'accompagner son maître et de le servir.

— Bonne chance, Don Alonzo!

— Merci, Sire Chevalier!

Bradamante étonnée de ne point sentir en selle la fermeté de son maître, caracole, pointe, bondit. Mais le chevalier de Soto-Mayor est bon cavalier et laisse la bête s'essouffler. Puis il la ramène, fait le tour du camp et s'approche de la tente de Bayard au seuil de laquelle le chevalier sans peur continue sa lecture. La plaine s'ouvre devant lui à quelques pas, tandis que la sentinelle sommeille, paisiblement, car aucun ennemi n'est en vue. Les deux gentilhommes échangent quelques mots.

— Bientôt vous serez libre!

— Et j'irai à Brescia retrouver ma fiancée!

— Cela est de bon augure!

— Au fait, qui m'empêcherait d'y galoper tout de suite!

— Mais... votre parole!



— A d'autres, Sire chevalier! Une parole arrachée de force n'a pas de valeur!

Et don Alonzo de Soto-Mayor, tout caballero qu'il soit, repousse brusquement Bayard et enfonce violemment ses éperons dans les flancs de Bradamante qui hennit, se cabre et fonce en avant, suivie par la mule de Pédro qui ricane, tandis que Bayard, stupéfait, les regarde fuir.

— Alerte! Alerte!

Les soldats courent, cherchent leurs armes, mais déjà Bayard les a devancés et, écartant les arbalètes et les pertuisanes, s'avance à la lisière du camp et d'une voix formidable, crie :

— Bradamante! Arrête!

Alors, malgré que son cavalier, fou de colère, lui scie la bouche du mors, malgré qu'il laboure son ventre des éperons acérés, malgré qu'il la frappe et la blesse, la jument du chevalier Bayard tourne bride en reconnaissant la voix de son maître et rentre au grand galop dans le camp, tandis que Pédro, plus heureux, continue sa course vers la liberté, sans que les soldats fassent un geste pour le suivre.

— Démonio! hurle Don Alonzo de Soto-Mayor.

— Vous saurez, caballero, qu'un cheval de France n'obéit qu'à une voix de France! Qu'on ramène le prisonnier dans sa prison et qu'on fasse bonne garde.

Et dédaignant d'écraser le hidalgo espagnol de son mépris, le chevalier tourne le dos à son interlocuteur et reprend la lecture de son livre où il l'a laissée. Puis il termine par une prière :

— ...Ne nous laissez pas succomber à la tentation et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il!

Deux jours plus tard, la rançon de don Alonzo de Soto-Mayor, Grand d'Espagne, cousin du roi Gonzalve de Cordoue, était versée entre les mains du chevalier Bayard qui ordonna de délivrer son prisonnier, mais refusa de le voir et de le saluer.

Cependant la constance de nos armes tournait. Furieux d'avoir été contraint de payer rançon, l'ancien prisonnier de Bayard se répandait en récriminations, en mensonges, en violences contre le chevalier, se plaignant des outrages qu'il avait subis. Celui qu'on appelait le chevalier sans reproche n'avait-il pas contraint, prétendait Alonzo, son prisonnier de le servir comme un valet, ne l'avait-il pas chargé de fardeaux, ne l'avait-il pas abreuvé d'injures et de coups.

Ces bruits se répandaient dans l'armée et venaient, par les espions, les déserteurs et les transfuges, s'étendre jusqu'à l'armée Française. Le cousin de Gonzalve de Cordoue faisait figure de martyr et de héros. Il n'était de fêtes, de repas, de réunions où l'on n'entendit Don Alonzo raconter ses malheurs.

Un soir qu'à Andrés, où se trouvait l'armée Espagnole, le noble hidalgo exhalait une fois de plus ses plaintes et vouait les Français, en général, et le chevalier Bayard en particulier, à l'exécration des nations civilisées, un grand bruit se fit soudain à la porte de la salle, où les chefs de l'armée ennemie se réunissaient, et un chevalier inconnu apparut, seul.

Soudain le silence tomba et Don Alonzo de Soto-Mayor repoussa violemment son escabelle et se leva un peu plus pâle qu'à l'habitude. Autour de lui, les officiers se dressaient étonnés.

— Don Alonzo de Soto-Mayor, c'est à toi que j'en ai! Tu es un lâche et tu en as menti!

Le chevalier avait, d'un geste brusque, relevé la visière de son casque et montrait la belle tête allière et hautaine de Bayard, le chevalier sans peur. Sans hâte, le héros avait écarté les valets apeurés et les gardes anxieux. Du pied il repoussa une table qui le gênait et qui s'éroula avec sa charge de plats et de flacons. Puis il vint à la place où se trouvait l'Espagnol blême et étendit la main vers lui. Le hidalgo recula.

— Chevalier!

— Tais-toi! Tu as menti et je te méprise! Nous allons nous battre aujourd'hui, ce soir, tout de suite! Et je te tuerai!

Un long murmure courut. Don Alonzo cherchait une issue pour fuir. On le retint. Déjà plusieurs officiers Espagnols lui tendaient leurs épées. Bayard regarda cette foule étonnée et houleuse. Il tira son arme du fourreau.

— J'attends! Qu'on apporte les torches!

Les valets et les écuyers déblayaient le champ clos. Bayard vit Don Alonzo de Soto-Mayor, titubant, saisir une épée et s'avancer vers lui, les dents serrées, les yeux fixes. Le chevalier leva son arme. On n'entendit plus que le cliquetis des aciers. Brusquement le fer de Bayard écarta la riposte basse de son adversaire et d'un seul coup l'abattit. Don Alonzo s'éroula dans une mare de sang. Près du cadavre, Bayard jeta son épée nue.

— Elle a tué un lâche, elle ne peut plus frapper un soldat.

Il se redressa et considéra les Espagnols muets de crainte. Bayard sortit, seul, désarmé, vainqueur.

CHAPITRE III

LA PRISE DE BRESCIA

Depuis huit jours les Vénitiens battus à Vérone s'étaient enfermés dans Brescia. L'armée de Louis XII, entrée une fois de plus en Italie pour soutenir les intérêts du souverain, compromis par la coalition de Cambrai qui tentait de soulever l'Europe contre la France, cernait la place.

Mais les Vénitiens se défendaient avec l'énergie du désespoir. La prise de leur ville, ce dernier rempart contre l'autorité du Roi de France, signifierait leur défaite et leur soumission ainsi que celle du pape, des Génois leurs alliés et des Autrichiens qui les soutenaient.

Dans le camp, sous les remparts, le capitaine Gaston de Foix tenait conseil avec les principaux généraux de l'armée. Il fallait vaincre pour éviter une campagne d'hiver coûteuse et inutile. Les avis les plus divers se croisaient, tandis qu'au dehors les bombardes, les mortiers et les catapultes arrosaient de mitraille et de pierres les murailles couvertes de défenseurs.

— Nous allons donner l'assaut, Messeigneurs!

Un vieux officier secoua la tête.

— L'assaut? Nos troupes ne suivront pas! Trois fois déjà nous les avons menées sous les murs de Brescia et trois fois elles ont été repoussées! Nous n'avons plus d'autorité sur nos soldats! Au premier choc ils plieront et se débanderont!

— Mais que conseillez-vous donc?

— Attendre!

Gaston de Foix se dressa d'un bond.

— Est-ce bien un Français qui parle ainsi, capitaine! Attendre? Je pense que vous n'y songez point et que vous voulez vous gausser de moi!

Plusieurs de ses interlocuteurs murmurèrent.

— Nous sommes las de combattre! Nous voulons revoir nos foyers, nos pays, nos châteaux, nos femmes, nos enfants! Que nous importe l'Italie et la République de Venise! Pillons et dévastons le territoire des Vénitiens et laissons Brescia!

— Abandonner Brescia?

— Pourquoi pas? Que feront les assiégés quand nous nous serons retirés, s'ils ne trouvent autour d'eux que ruines et que misères? En tous cas, ajouta le premier qui avait parlé, je vous le dis, sire de Foix, nos soldats ne nous suivront plus! Ou bien il faudrait alors...

— Quoi donc?

— Dites qui! Qui donc? Mais celui qui n'a jamais tremblé, celui qui n'a jamais reculé, celui qui n'a jamais hésité et qui conduisit toujours la bannière de France sur le chemin de la Vertu et de l'Honneur!

— Le chevalier Bayard?

— Lui-même Monseigneur! Dans les bivouacs on parle encore de son héroïque défense au pont de Garigliano, voici cinq ans, en 1505, quand il lutta seul contre une armée et obtint du Roi, notre maître, un porc-épic pour armes parlantes, avec cette devise : « Il possède à lui seul la force d'une armée! »

— Mais le chevalier Bayard, vous le savez, n'est pas à Brescia! Il est près du Roi dont il protège les efforts! Il ne peut être ici avant une semaine et pendant ce temps les coalisés peuvent nous surprendre, dégager la ville et nous vaincre...

— Alors retirons-nous! Battre en retraite n'est pas reculer...

La porte de la tente aux armes de Foix s'écarta soudain et une silhouette apparut sur le seuil.

— Celui qui parle ainsi en a menti!

Plusieurs officiers mirent la main au pommeau de leur épée. Mais le nouveau venu avait deviné leur geste et attirait par l'épaule les plus proches de ses antagonistes.

— Qui parle de reculer? Qui parle de battre en retraite? Est-ce toi qui fus mon compagnon d'armes à Padoue, ou toi qui m'aidas à vaincre l'armée du pape Jules II entre Concordia et la Mirandola...

— Bayard!

— Eh oui! Bayard, Messires! Le capitaine Bayard! Notre gentil Roi m'a donné congé de venir vous voir et je veux que, pour ma fête, nous soupions ce soir dans Brescia! Où est la brèche? Où sont les fauconneaux, où sont les pierriers! A-t-on forcé les murs? Qu'attend-on pour combler les fossés et jeter bas la superbe des assiégés?

Un silence fut la seule réponse qu'on lui opposa. Bayard sourit narquoisement et se tourna vers l'un de ses écuyers.

— Va me chercher une échelle qui soit assez forte et assez haute pour atteindre au chemin de ronde de Brescia! Puisque tous ceux-là sont des lâches, je prendrai Brescia seul et seul j'en gagnerai la rançon!

Orgueilleusement, il toisa ses interlocuteurs et fit demi-tour sans ajouter un mot. Un frisson parcourut les rangs des officiers qui se trouvaient là. A ce moment Gaston de Foix rejoignit le chevalier avant que ce dernier n'eut soulevé la tenture qui fermait l'entrée de la pièce où ils se trouvaient et s'écria :

— Tu ne seras pas seul, Pierre de Terrail, seigneur de Bayard, et nous monterons ensemble! Qui nous aime nous suive!

— Vive Bayard!

Dans le camp, l'instant d'avant si calme et si paisible, la nouvelle de l'arrivée de Bayard s'était répandue avec la vitesse d'une trainée de poudre qui s'enflamme. Déjà les soldats fourbissaient leurs pertuisanes et les artilleurs apprêtaient leurs coulevrines. De toutes les tentes des hommes sortaient, radieux, comprenant que c'en était fini des lenteurs d'un siège épuisant. Une longue clameur monta :

— Vive, vive le chevalier Bayard!

Le nouveau venu les calmait et les flattait tout ensemble.

— Bonjour, mes amis, bonjour mes compagnons, bonjour mes louveteaux. Bonjour! On me la baille belle en assurant que vous êtes fatigués car je ne vous vis jamais mine si dispose! Allez! Qu'on sonne l'assaut! Que les tambours et les timbales battent aux champs! N'en avez-vous pas assez de vivre sous les tentes quand Brescia vous offre l'abri de ses maisons qui regorgent de vivres et d'argent! Ne voulez-vous pas vous réjouir avec de belles filles et de bon vin? En avant, mes agnelets et, s'il plaît à Dieu et à la Vierge Marie, vous entrerez ce soir même dans Brescia à ma suite et nous ferons bombance!

— Vive Bayard!

Déjà le chevalier donnait ses ordres et disposait tout pour l'attaque. Du haut des murs les assiégés regardaient cette activité avec inquiétude, d'autant qu'elle succédait à une tranquillité relative qui leur faisait regarder la levée du siège comme prochaine. Mais déjà le chevalier sans peur ayant retiré sa cuirasse et son armet pour être plus à l'aise, se dirigeait vers la muraille la plus proche, tandis que toute l'armée française le suivait avec enthousiasme.

— En avant, corporeaux et soldats, sergents et capitaines! Pour la Bannière de France et la gloire de nos armes!

En vain, sur les chemins de ronde, les femmes de Brescia donnaient leur appui aux défenseurs de la forteresse des Vénitiens. En vain les bouches à feu vomissaient-elles leur mitraille sur les assaillants, en vain les plus hardis s'armaient-ils de faux pour couper les cordages et pour abattre ceux qui oseraient franchir les meurtrières. En vain certaines mégères s'efforçaient-elles d'inonder les plus audacieux avec de l'huile et de la poix bouillante, tandis que des frondeurs fracassaient les crânes et que les arbalétriers cherchaient à atteindre les Français aux jambes pour les faire trébucher.

L'air sentait la poudre, la sueur, le sang, le feu. Tandis que des soldats d'infanterie, à couvert sous une sorte de bouclier d'osier, s'efforçaient à défoncer avec un bélier la porte principale de Brescia et que des mineurs tentaient de faire sauter une partie du rempart, Bayard et les siens avaient déjà fait dresser contre la muraille une demi-douzaine d'échelles que les soldats enthousiasmés, escaladaient avec élan, en se protégeant de leurs écus contre les pierres et les flèches des assiégeants.

— Brescia est à nous!

A ce cri du chevalier sans peur, un autre cri répondit, comme Bayard arrivait au dernier échelon parmi les cris, les appels, les plaintes des blessés, les hurlements de douleur de ses hommes atteints par les fléaux et les fourches.

— Pas encore!

Celui qui se dressait soudain, au point le plus dangereux du rempart, était un homme d'un certain âge, vêtu d'une cotte de maille qui lui protégeait le corps et d'un casque qui dissimulait à demi son visage.

— Prenez garde, capitaine Pédro!

— Que m'importe! J'ai mon maître à venger et je le vengerai!

Cependant l'assaut se poursuivait toujours. Brusquement la muraille trembla sur ses assises et un jet de fumée monta vers le ciel dans un bruit assourdissant. Toute une partie du rempart venait de sauter et déjà les soldats Français, s'inquiétant peu des flammes et de l'incendie, s'élançaient par la brèche. En même temps la grande porte de Brescia pliait sur ses gonds sous les assauts répétés des porteurs du bélier qui en ébranlait les vantaux de chêne clouté de fer.

— En avant!

Le premier, comme il l'avait promis, Bayard venait de franchir la muraille et s'élançait en avant sur le chemin de ronde, l'épée haute.

— Place! Place à la bannière de France...

Derrière lui, dix, vingt, puis trente hommes se montraient, acharnés à vaincre. Soudain le capitaine Pédro se dressa au seuil d'une des tours qui permettait de descendre dans la ville.

— Au large!

Bayard s'arrêta net et fit un moulinet avec son arme. Mais gêné par la foule qui l'entourait et de crainte de blesser l'un des siens il ne put abattre son fer sur l'audacieux. En même temps ce dernier se baissait et enfonçait de toute sa force dans le corps du chevalier une demi-pique dont il était armé. Bayard trébucha et faillit tomber.

— Je suis blessé! Ah, le misérable!

— OEIL pour œil, dent pour dent, capitaine Bayard! Tu as tué mon maître et j'aurai ta vie...

Le chevalier s'était écroulé dans les bras des siens. Le sang coulait à flots de son aine transpercée par le fer de la pique dont la hampe s'était brisée sous le choc. Quinze soldats s'élançèrent pour tuer celui qui venait de blesser leur chef, mais déjà le capitaine Pédro avait bondi en arrière et dévalait l'escalier en colimaçon de la tour, pour échapper à leur poursuite. Bayard se souleva sur un coude.

— Ne vous inquiétez pas de moi, soldats! En avant!

Il se fit porter par l'un de ses écuyers à l'abri d'une des tours et continua d'exciter sa troupe du geste. D'ailleurs les assiégés faiblissaient. Cernés de toutes parts ils ne pouvaient plus que fuir. Encore beaucoup n'échappaient pas à la fureur de ceux qui avaient enfin forcé la porte et des piquiers qui étaient parvenus à pénétrer dans la ville par la brèche faite dans la muraille.

— Ville gagnée! Ville gagnée!

Bientôt Gaston de Foix apparut à son tour et se fit conduire auprès de Bayard qu'un chirurgien soignait déjà.

— Nous sommes vainqueurs, chevalier! Grâce à vous!

— Tant mieux! fit le chevalier. Je suis content!

Et il s'évanouit. Il ne se réveilla que plusieurs heures plus tard, couché dans un grand lit d'une chambre profonde. Au dehors il entendait les clameurs des vainqueurs et voyait à travers les vitres rougeoyer les flammes des incendies allumés par les bombes.

— Debout! Donne-moi mes armes!

Il fit un violent effort pour se lever et retomba. Son écuyer s'approchait de lui et le calmait.

— Le « barbier-médecin » ordonne que vous soyez calme, messire! Vous avez perdu beaucoup de sang et la moindre alerte pourrait vous être fatale!

A ce moment une ombre discrète apparut dans le cercle de lumière que projetait une lampe à huile.

— Reposez Seigneur et buvez ceci !

Et Bayard aperçut une jeune fille qui tendait vers lui un bol de bouillon d'herbes. Mais sans prendre le chaud breuvage le chevalier restait émerveillé par la beauté et la douceur de celle qui se présentait devant lui.

— Qui êtes-vous ?

— Je me nomme Marie de Trecque, Monseigneur ! Et je suis ici avec ma tante et mes cousines, trois femmes qui se mettent sous votre protection !

— Votre père ?

— Mon père est mort ! Mon oncle qui m'a recueillie est en fuite ! Dès que la ville a été prise il s'est enfui avec un certain capitaine Pédro qui fut autrefois écuyer du sire Alonzo de Soto-Mayor et qui est devenu officier dans les troupes Vénitienues.

— Pédro ! Je me disais aussi ! C'est lui qui m'a blessé...

— Ne bougez pas, seigneur ! fit la jeune fille avec sollicitude. Vous allez déranger l'appareil posé sur votre blessure et je crains que cela ne vous nuise !

— Alors, donnez-moi votre main !

Lentement, le chevalier sans Peur but le breuvage régénérateur sans quitter des yeux le beau et pur visage de Marie de Trecque qui considérait elle-même avec émotion les cheveux rebelles et la pâle figure de Bayard II était si noble ainsi qu'elle eût souhaité dans le secret de son cœur, ne le voir jamais guérir pour pouvoir le soigner à son gré aussi longtemps qu'elle le désirerait.

Jusqu'à la nuit le chevalier et la jeune fille restèrent l'un près de l'autre. A plusieurs reprises, la Vénitienne dans la maison de laquelle il avait été amené, vint lui rendre visite pour voir s'il ne désirait rien. Avec elle, ses deux filles s'empressèrent

Mais ce que Bayard désirait surtout c'est que Marie de Trecque ne se retirât pas. Il remercia son hôtesse et s'assoupit, tandis que la belle jeune fille somnolait à son chevet.

Soudain, au cours de la nuit, un tumulte violent ébranla le silence de la maison où le chevalier reposait. C'étaient des soudards de l'armée qui tentaient de pénétrer à l'intérieur pour piller la noble demeure dont ils avaient appris que le propriétaire avait pris la fuite, laissant les siens livrés aux fureurs des vainqueurs.

— Au secours !

Bayard s'éveilla. Quoiqu'il fût faible, le sommeil lui avait fait du bien. Il ouvrit les yeux et s'aperçut que son ange gardien n'était plus près de lui. Au-dessous de lui les cris et les plaintes s'accroissaient et se mêlaient à des blasphèmes et à des menaces.



La jeune fille que Bayard avait sauvée à Ravenne s'approcha à son tour et s'agenouilla devant le bon chevalier (p. 19).

— Au secours! Chevalier...

Maîtrisant sa douleur le blessé avait déjà rejeté sa couverture et saisissait à un clou de la muraille son épée. Puis en s'accrochant au mur, les lèvres serrées pour ne pas crier, il descendit l'escalier.

Brusquement il apparut au seuil de la salle basse et vit la patricienne et ses filles qui luttait contre les soldats ivres essayant de les contraindre à révéler où elles avaient caché leurs bijoux et leur argenterie. Dans un coin un miquelet avait saisi Marie de Trecque par les cheveux et la menaçait de son poignard.

— Vive Dieu! Au large, misérables!

L'agresseur de la jeune fille, saisi d'une poigne vigoureuse, roula de l'autre côté de la pièce, le visage fracassé par la poignée de l'épée de Bayard. Les autres reculèrent.

— Le chevalier...

— Parblen! Pendants, bandits! A genoux où je vous écrase! Et demandez pardon! Pardon, ou je vous pourfends tous!

— Messire, nous...

— A genoux...

Il brandit son épée. Les hommes s'écroulèrent. Cependant Bayard chancelait et, tel était l'ascendant du chevalier sans peur sur les pires malfaiteurs, qu'ils voulurent le remonter eux-mêmes dans sa chambre et le couchèrent avec autant de soin qu'ils eussent fait pour un enfant. Puis ils se retirèrent sans bruit et laissèrent deux d'entre eux en sentinelle devant le seuil pour écarter les larrons et les mauvais garçons qui pourraient vouloir à leur tour forcer la porte.

Pendant quinze jours le chevalier Bayard resta à Brescia tandis que l'armée française poursuivait ses avantages. Maintenant le noble Capitaine et Marie de Trecque faisaient de longues promenades aux alentours de la ville et comprenaient qu'ils s'aimaient, s'ils n'osaient encore se le dire.

Pourtant la blessure s'étant fermée il fallut que Bayard songeât à rejoindre l'armée. Justement le chevalier d'Aubigny vint le chercher pour rejoindre le corps d'armée du duc de Nemours devant Ravenne. Cette nouvelle tomba comme un coup de foudre aux pieds de Marie de Trecque et de celui qu'elle aimait. La tante de la jeune fille offrit de payer rançon pour la protection que Bayard lui avait accordée pendant son séjour.

— Une rançon? A Dieu ne plaise, Madame! fit Bayard. La seule que je veuille de vous est cette belle Marie que j'aime et qui m'aime! Pour le reste, donnez-le aux pauvres! Ils sont moins riches que moi puisqu'ils n'ont pas l'amour d'une femme...

Et repoussant les coffres d'or et d'argent, Bayard se fit amener son cheval, esclave du serment juré au Roi de France. Marie devait l'épouser à la fin de la guerre. Aussi quand les deux fiancés se quittèrent un même espoir les animait.

— Croire, espérer, prier! Et le temps passe vite! fit Bayard dans un dernier geste d'adieu, avant de s'éloigner.

CHAPITRE IV

LE ROI CHEVALIER ET LE CHEVALIER DES ROIS

— Noël! Noël! Vous savez la nouvelle!

— Mon Dieu! Qu'y a-t-il? Encore quelque défaite!

— Non pas! Le chevalier Bayard revient à Grenoble et son oncle Monseigneur notre Evêque prépare de grandes fêtes pour le recevoir! Ah comme nous allons choyer son neveu!

— Je le croyais mort? Il vit donc encore...

— Il n'a été que blessé dans la retraite de Pavie où le Roi Louis XII lui doit d'avoir pu sauver son armée! Pensez que le chevalier Bayard, et son ami le capitaine Louis d'Ars, ont tenu pendant sept heures avec trente-six chevaliers contre cinq mille Suisses...

— Un contre deux cent!

— Comme je vous le dis, mon compère! Le chevalier Bayard a eu deux chevaux tués sous lui et a été blessé d'un coup de pertuisane au défaut de l'épaule! Il est tombé, on l'a cru mort, mais des hommes comme lui ne meurent pas de cette façon! D'ailleurs son assassin avait été pris...

— On l'a pendu, je l'espère?

— C'était un certain Pédro! Un capitaine Espagnol qui aurait été autrefois au service du senor Alonzo de Soto-Mayor, vous savez cet hidalgo qui avait médité de notre compatriote et qu'il a tué en champ clos, voici quelques dix ans...

— Mais le combat était loyal?

— Oui, mais l'écuyer ne l'est point! Chaque fois il tente de saisir le chevalier Bayard par derrière et de le tuer pour venger la vilaine âme de son maître! Cette fois-ci on le tenait et nous pensions bien qu'il serait puni, mais il a profité de la retraite de l'armée pour s'échapper encore...

— Enfin, si notre chevalier est sauf! L'air de Grenoble lui fera du bien! Quand Bayard arrive-t-il?

— Mais, d'un instant à l'autre! Il a dû suivre le Roi à la Cour et s'arrêter à Nemours pour présenter ses compliments de condoléances à la Duchesse dont le mari fut tué sous Ravenne que le chevalier Bayard l'aida à défendre...

— Je m'en vais pavoiser ma demeure...

— Et moi la mienne!

Ainsi sur les places de Grenoble s'échangeaient les propos joyeux. De même, au château de Bayard, les vassaux du jeune seigneur se préparaient à leur tour à fêter son arrivée. Et l'archevêque ne songeait qu'à serrer contre sa poitrine ce neveu qu'il n'avait pas embrassé depuis si longtemps.

En effet, vers la fin du jour un courrier vint avertir le prélat que son neveu se disposait à pénétrer dans la vieille cité savoyarde. Aussitôt le clergé, les échevins, les magistrats et les plus nobles dames, parmi lesquelles l'une d'elles en deuil, se disposèrent à aller au devant de lui pour lui faire honneur.

Bientôt, une longue cavalcade apparut sur la route. L'évêque, la mitre en tête et la crosse en main, se dressa devant ses chanoines, tandis que le *Magnificat* montait vers les nues. Bientôt, le premier des cavaliers, vêtu d'un riche habit de drap d'or et de vair, mit pied à terre et courut s'agenouiller aux pieds de Sa Grandeur.

— Mon oncle!

— Mon enfant, voilà vingt-deux ans que je ne vous vis, Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, mais je sais que vous n'avez jamais fauté sur le chemin de l'honneur! Vous êtes beau, noble, fort et dru! Embrassez-moi!

Soudain, un cri jaillit de la cavalcade, qui s'approchait du chevalier et du prélat, et un jeune page, ou du moins un adolescent habillé de cette façon, se précipita vers la dame en deuil qui avait accompagné l'évêque de Grenoble et qui était d'une des plus grandes familles de la région.

— Ma fille!

— Ma mère...

Le prélat, étonné, se tourna vers son neveu :

— Que veut dire cela?

— Rien, mon oncle, rien! Je rends un trésor comme une rançon!

Déjà, la jeune fille arrachait sa toque de page et une moisson de cheveux blonds se répandait sur ses épaules. En même temps, l'inconnue saisit la main de Bayard et, malgré qu'il le défendit, la baisa pieusement. Puis elle expliqua en haletant :

— Monseigneur et vous Messires, écoutez! Vous savez qui je suis et de la meilleure noblesse de Savoie! Ma mère m'avait envoyée en Italie auprès d'un sien frère pour continuer des études et apprendre à admirer les beautés de son pays. Je devais même me rendre en pèlerinage à Rome pour obtenir la bénédiction du Saint-Père!

— Ensuite... ensuite? demandèrent les assistants.

— Comme je pénétrais dans Crémone, je fus faite prisonnière par un gros de soldats milanais qui entraînaient dans la ville afin de la défendre contre le roi de France. Malgré ma jeunesse, je fus considérée, quoique étrangère, comme la rançon d'un capitaine de réîtres qui commandait des Allemands. Nous sommes pauvres, quoique nobles, et ma mère ne pouvait payer la somme énorme qu'on exigeait pour moi. Au reste, les hasards de la guerre firent que je ne restai pas longtemps à Crémone et que je dus suivre mes ravisseurs à Brescia, puis à Milan, à Novare, à Crème et à Ravenne. Celui qui m'avait prise espérait me vendre au harem du roi des Turcs et tirer un bon compte de moi. Je n'avais plus aucun espoir de revoir les miens ni ma patrie, quand le chevalier Bayard et Monseigneur le duc de Nemours arrivèrent devant la ville, qui fut prise.

— Pourquoi raconter tout cela? fit Bayard avec modestie. Le reste n'importe plus.

Mais la jeune fille le retint et protesta :

— Au contraire! Les soldats français me crurent Milanaise et se disposaient à me contraindre à leur tour de payer rançon. Ou bien les pires malheurs pouvaient s'abattre sur moi. Heureusement, le chevalier Bayard entendit parler de mon infortune et me racheta de ceux qui m'avaient déjà conquis. Ensuite, il me promit de me rendre aux miens, et me voici...

— Noël! cria la foule. Noël! Honneur au chevalier Bayard!

Bientôt, tous rentrèrent dans la cité et, malgré que le neveu de l'évêque fût encore faible du fait de sa douloureuse blessure, il tint à assister à un grand souper donné en son honneur. Puis, tandis que les ménestriers et les chanteurs distrayaient la noble assistance, le prélat se tourna vers son pupille :

— Mon fils, je vois là-bas la pure jeune fille que tu sauvas. Elle est noble et chacun tiendrait à honneur de lui constituer une dot si tu voulais la prendre pour épouse. Qui t'en empêche? Elle est belle, gracieuse et fervente chrétienne...

— Nenni, mon oncle! J'ai déjà engagé ma foi ailleurs! Et si je n'eusse

été chrétien, ç'eût été la meilleure sauvegarde de cette belle jeune fille, car j'aime une autre patricienne et ne serai qu'à elle. Le chevalier Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, n'a qu'une parole...

Et le bon chevalier raconta à son oncle le lien amoureux qui l'unissait à Marie de Trecque et que rien ne devait plus rompre.

— Mais où est-elle ? demanda encore l'évêque.

— Hélas ! mon oncle, elle est prisonnière des siens. Je n'osai l'emmener avec moi à Ravenne et languit à Côme, où on la retint prisonnière. Mais j'ai sa parole comme elle a la mienne, et elle préférerait s'ensevelir dans un couvent que d'y manquer...

Et Bayard plongea sa tête dans ses mains en retenant un sanglot. Là bas, dans la grande salle du palais archiépiscopal, la belle jeune fille blonde regardait à son tour en soupirant le beau chevalier dont elle savait bien qu'elle ne serait jamais l'épouse.

Les jours passèrent, parmi les fêtes, les causeries et les réceptions, quand tout à coup on annonça au chevalier un courrier du roi de France. Aussitôt, Bayard se ressaisit et sourit.

— Allons ! Peut-être vais-je retrouver celle à qui j'ai donné ma foi. A cheval, messeigneurs, à cheval...

En effet, le courrier du roi Louis XII annonçait que le roi d'Aragon venait d'envahir la Navarre au mépris des droits de Jean d'Albret, seigneur suzerain de ce pays. Aussitôt, Louis XII avait décidé d'envoyer en cette région le duc de Longueville avec une armée et priaît Bayard de se joindre au général français.

En peu d'heures, les préparatifs furent faits. Bayard tenait toujours des chevaux frais en réserve et ses écuyers fourbissaient chaque matin ses armes comme s'il eût dû repartir le soir même. Tandis que le chevalier revêtait sa cotte de mailles, sa cuirasse bosselée et son casque, plusieurs notables de la ville s'approchèrent de lui pour le congratuler.

Parmi les nouveaux venus qui entouraient aussi l'évêque et tentaient de le consoler du départ de son neveu, la jeune fille que Bayard avait sauvée à Ravenne s'approcha à son tour et s'agenouilla devant le bon chevalier, quoi qu'il fit pour l'en empêcher.

— Non, messire, non ! Quoi qu'il arrive, je vous jure de prier en votre faveur et pour l'intercession de Dieu et de tous ses saints afin qu'ils protègent vos jours ! Voici une relique que je vous apporte et qui protègea mon père jusqu'à la mort, dans les guerres qu'il suivit. Puisse-t-elle vous protéger également et vous ramener ici un jour pour notre joie et notre quiétude...

Le chevalier la releva doucement et l'embrassa. A ce moment, un autre seigneur survint et proposa à Bayard de l'accompagner dans sa nouvelle campagne.

— En effet, dit-il. Le roi reconnaîtra mes bons offices et ne manquera pas de me donner une charge à la cour. Je suis pauvre, il me fera riche et cela me donnera la considération des miens.

Bayard sourit et secoua la tête :

— N'y comptez point, messire ! Les rois sont comme les autres hommes, oublieux et fols ! Mais je ne sers point celui de France pour qu'il m'honore de richesses et de bienfaits ! Au contraire, je demande qu'il me permette de faire mon devoir de vassal et de le servir comme j'en ai juré autrefois. C'est tout...

Blessé, son interlocuteur demanda avec humeur :

— Mais quels biens laisserez-vous donc à vos enfants, messire ?

Le bon chevalier montra la jeune fille qui pleurait à l'idée de voir partir son protecteur et son sauveur.

— Je leur laisserai ce qui ne craint ni la pluie, ni la tempête, ni la force des hommes, ni l'injustice humaine! La sagesse et la vertu! Ce sont deux grands biens qui rendent les hommes courageux et les filles honnêtes! Si vous ne les avez point, messire, le roi de France n'a que faire de vos services...

Et le preux chevalier se tourna vers l'évêque, qui cherchait à dissimuler son émotion.

— Mon oncle, donnez-moi votre bénédiction! Elle ne m'a pas fait faute pendant vingt-deux ans et ne me fautera pas encore pendant le temps qu'il me reste à vivre.

Le prélat fit un grand signe de croix.

— Va, mon fils, et crains Dieu! Le reste ne compte pas.

Une heure plus tard, Bayard s'éloignait sur la route poudreuse que, de nos jours encore, on appelle la « route de France ».

Pendant un an, on le vit guerroyer en Navarre comme il avait fait en Italie, ne reculant jamais, fonçant toujours. Autour de lui se pressaient et combattaient à l'envi de grands capitaines comme le sire de La Palisse et le vicomte de Lautrec, qui ont laissé leur nom dans l'Histoire et aussi dans la légende.

A peine l'armée avait-elle regagné ses foyers que Bayard recommençait de combattre au nord de la France comme il avait commencé dans le Midi, en s'attaquant au roi d'Angleterre Henri VIII qui, avec le pape Jules II et l'empereur d'Allemagne Maximilien, venait de déclarer la guerre une fois de plus à Louis XII.

Des forces considérables avaient débarqué à Calais et, ravageant le pays, mettaient le siège devant la ville de Thérouanne que commandait le seigneur de Piennes avec Bayard pour lieutenant. Bientôt, et quoique les Français fussent au plus douze cents et que les Anglo-Allemands se comptassent douze mille, la lutte s'engagea avec tant de vigueur que le bon chevalier détruisit l'arrière-garde coalisée et prit douze canons qui constituaient la plus grande partie de l'artillerie de l'armée des envahisseurs.

Toutefois, sous le nombre et parce que Bayard ne commandait pas seul les mouvements de ses compagnons, la déroute se mit dans les rangs de la cavalerie française, qui plia et s'enfuit. En vain, Bayard faisait des merveilles, comme il avait fait à Garigliano et à Ravenne. Enveloppé de toutes parts, il recule lentement, défait ses ennemis et s'élançait pour en chercher d'autres. Il n'a plus de doute pourtant d'être fait prisonnier quand il aperçoit un capitaine anglais qui a déposé ses armes au pied d'un arbre et qui resserre l'ardillon de sa selle. En un instant, Bayard fond sur lui et le menace, l'épée haute.

— Rendez-vous!

Désarmé, son adversaire tend son épée à l'agresseur. Puis, comme c'était l'usage en ces temps héroïques, il demande à son tour au vainqueur qui il est pour lui payer rançon, car l'Anglais est riche et de bonne famille. Déjà, Bayard a fait son plan et éclate de rire :

— Je suis le capitaine Pierre de Terrail, et je vous rends à mon tour mon épée contre la vôtre! Et si vous êtes mon prisonnier, je veux être de même pour vous...

En effet, un détachement de chevaliers anglais accourait à toutes brides en reconnaissant, à la clarté du soleil, les armes de l'écusson du preux chevalier. Celui-ci accepte de les accompagner jusqu'à la tente de l'empereur et demande la liberté contre celle de celui qu'il a fait prisonnier un mo-

ment auparavant. Mais le seigneur anglais ne l'entend pas ainsi, et réclame sa rançon. Bayard lui rit au nez gaiement :

— Je ne vous en dois pas, messire ! Si vous me demandez rançon, je vous demande la vôtre ! Quand vous me rendîtes votre épée, vous me croyiez vainqueur. J'avais votre parole avant que vous n'eussiez reçu la mienne. Nous sommes quittes...

Un grand éclat de rire courut à travers les assistants. Et le roi d'Angleterre, comme ses alliés, conclurent à la parfaite régularité de l'argumentation. Une fois de plus, l'humour français avait raison de celui des Anglais. Mais, tandis que le bon chevalier reprenait ses armes et son cheval de bataille, tandis que son interlocuteur prenait le parti de rire à son tour, on vint prévenir Bayard que l'empereur Maximilien désirait lui parler. Sans crainte et sans faiblesse, le chevalier se rendit dans la tente où Henri VIII et son allié devisaient.

— Capitaine Bayard, vous êtes un brave ! fit Maximilien de Habsbourg. Soyez à nous !

— Je vous ferai lord et duc ! tonna Henri VIII.

compense !

— Cent mille ducats d'or seront votre ré

— Vous aurez des terres et des sujets dont vous ignorerez le nombre !

— Toutes les filles d'Angleterre et d'Allemagne tiendront à honneur d'être vos épouses !

— Vous marcherez après nous dans les cérémonies de la cour...

— Le pape vous...

Bayard étendit le bras et secoua la tête :



Le chevalier leva son arme et posa le plat de l'épée sur l'épaule droite et l'épaule gauche de François I^{er} (p. 24).

— Nenni, princes et vous, messires! Je n'ai qu'un maître au ciel, qui est Dieu, et qu'un seul sur la terre, qui est le roi de France! Je n'en servirai jamais d'autres! Mon roi est pauvre et je le suis aussi, mais mon cœur n'a point de honte! Celle que j'aime est loin, mais je l'aime! Et si je trahissais l'un ou l'autre, je n'oserais plus vous regarder en face...

Les deux souverains regardèrent ce simple gentilhomme qui osait refuser leurs dons magnifiques. Puis Henri VIII, sans mot dire, retira de son cou un collier d'or et le passa à celui de Bayard, tandis que Maximilien lui offrait à son tour une ceinture enrichie de pierreries. Et l'empereur déclara :

— Vous avez raison, seigneur Bayard! Je vous estime! Partez et défendez votre roi!

— J'en voudrais douze comme vous seulement! fit Henri VIII. Dût-il m'en coûter douze cent mille guinées par an! Qu'on se le dise!

Bayard sourit encore et baisa respectueusement les mains des deux souverains. Puis il sortit sans tourner la tête, sûr d'avoir fait son devoir, puis qu'il n'avait pas manqué à sa parole. Et derrière lui les souverains des deux plus grands royaumes de l'Europe, par la richesse et par le nombre des habitants, répétaient à ceux qui les entouraient, étonnés de la simple rudesse de ce Français au cœur pur :

— Oui, messeigneurs, assaut de bélier, défense de sanglier et fuite de loup! Voilà ce qu'est cet homme! Si vous aviez seulement le quart de son courage, la France serait à nouveau anglaise comme elle le fut au siècle dernier...

— Songez qu'à lui seul il a pris douze canons que j'appelais mes douze « apôtres »! fit Henri VIII. Il vaut une armée...

Cependant, le bon chevalier rejoignait déjà, sans amertume et sans regret, les débris de l'armée française. On le vit pendant deux ans encore combattre dans l'Est comme il avait combattu dans l'Ouest. Dans le Lyonnais comme dans la Navarre et l'Artois, il était toujours un lion, faisant tête aux meutes. François I^{er} succéda au roi Louis XII que Bayard combattait encore. Il rentra en Milanaïs pour affirmer à nouveau les droits de la couronne de France et vainquit le duc Colonna à Saluces, prenant Milan sans coup férir, et se bat tit à Marignan pendant deux jours, sans descendre de cheval, manquant dix fois d'être fait prisonnier à nouveau et ne devant son salut qu'à sa vaillante et terrible épée. Enfin, quand la déroute des Suisses affirma la victoire du roi de France, Bayard descendit de cheval en riant.

— Le roi vous demande, messire! fit son écuyer ému.

CHAPITRE V

BAYARD ET FRANÇOIS I^{er}

Que voulait donc François I^{er} à la dernière heure de la bataille pour appeler ainsi près de lui le meilleur de ses chevaliers? Bayard allait bientôt le savoir. Comme il se rendait à la tente royale, il fut étonné de voir les soldats se ranger sur son passage et les plus grands capitaines de l'armée le saluer comme il s'avancait.

— Honneur à vous, seigneur Bayard! fit le comte de Chabannes qui commandait aux pertuisaniers.

— Vous avez vaillamment combattu! ajouta le marquis de Saint-Pol qui dirigeait l'artillerie.

— L'honneur qui vous échoit ne peut être jalosé par personne, mais envié par tous! conclut le prince Trivulce qui avait la charge des milices étrangères de l'armée royale.

Le bon chevalier, étonné et soucieux, demanda :

— Mais quoi donc ? Qu'ai-je fait, sinon mon simple devoir ?

Quelques pas plus loin, il vit enfin le roi qu'entouraient les plus grands du royaume, parmi lesquels le duc de La Trémouille, le prince de La Palice, le duc de Longueville et aussi le duc de Bourbon, connétable de France, qui dissimulait mal une colère naissante. Les uns et les autres cependant saluèrent Bayard avec affectation.

François I^{er} qui n'avait encore quitté ni sa cuirasse, ni son haubert, tendit sa longue main fine à l'ancien page de Savoie que la mère du roi, Louise, sœur du duc de Savoie, avait connu quand le chevalier était déjà un héros.

— Bonsoir, Bayard, chevalier sans peur et sans reproche ! Vous avez bien combattu et je veux aujourd'hui être fait chevalier de vos mains, parce que les rois ne peuvent être faits chevaliers que par ceux qui ont le mieux combattu à pied et à cheval entre tous les autres, et que c'est vous...

Bayard pâlit et hésita pour la première fois. Puis il montra au roi tous ceux qui l'entouraient et protesta :

— Y songez-vous, messire ? Et tant de bons et loyaux serviteurs ne valent-ils pas mieux que moi qui ne suis qu'un de vos capitaines ! Non, je ne puis vous consacrer chevalier, quand j'ai tant encore à apprendre sous votre direction et ne sais point ce que sera demain !

Puis il s'inclina sur la main nue du roi et la baisa avec un respect mêlé de fière tendresse. Mais François I^{er} le relevait déjà noblement et insista :

— Je le veux, Bayard, et ne veux tenir mon honneur que de vous ! Je vous le demande encore et, si cela ne suffit point, vous le commande comme suzerain et comme roi !

— Messire, messire ! Combien de jaloux ferez-vous donc ?

— Peu m'importe ! N'est-ce pas, mes braves ? cria François I^{er} en se tournant vers son armée qui l'entourait d'un quintuple rempart d'acier et de fer.

Un long murmure courut. Puis un cri s'échappa de cette multitude :

— Vive le chevalier Bayard !

— Vous les entendez, chevalier ? répéta François I^{er}. Ainsi, faites mon vouloir et mon commandement.

Bayard regarda autour de lui les visages qui le considéraient. Tous souriaient, La Palice, Saint-Pol, Chabannes, Longueville, Trivulce, La Trémouille acquiesçaient d'un signe de tête, heureux de voir leur compagnon d'armes au faite des honneurs comme il avait été au faite de la bataille.

Seul, le connétable de Bourbon ne disait rien et détournait la tête. Ce jeune homme de vingt-sept ans, comblé de biens par François I^{er}, souffrait mal qu'un simple gentilhomme fût honoré d'une faveur que d'autres eussent payée de tout leur sang princier. Bayard s'en rendit bien compte et chevrot :

— Et vous, messire Charles, duc de Bourbon, comte de Montpensier et de Gonzague, du plus grand sang de France, qu'en pensez-vous ?

Le connétable de Bourbon se mordit les lèvres et gronda :

— Le roi commande, seigneur Bayard ! Obéissez !

Mais, malgré lui, le jeune homme s'enfuit sans vouloir regarder plus longtemps cette scène qui faisait bouillonner sa fureur. Bayard hocha la tête et murmura :

— Je n'ai qu'un ennemi de plus! Qu'importe, je ne demande rien que de mourir pour mon roi!

Alors, le bon chevalier tira lentement son épée, qui battait ses cuisses, et en baisa la poignée faite en forme de croix.

François I^{er} s'agenouilla simplement devant le gentilhomme et mit les mains dans le gantelet de fer de Bayard.

Le chevalier leva son arme et, après avoir posé le plat de l'épée sur l'épaule droite et l'épaule gauche de François I^{er}, il dit :

— Je vous fais chevalier, Seigneur, et veuille la Providence que cette chevalerie vous conduise toujours au chemin de l'honneur!

Puis il releva le roi de France et l'embrassa longuement.

Le crépuscule tombait, radieux. Alors, s'arrachant aux étreintes de ses amis, Bayard cria d'une voix de stentor :

— Mon cheval! Et sus aux ennemis!

**

Dans le château de Bayard, une petite fille aux cheveux d'or court va et vient, et jette les éclats de cristal de sa voix d'enfant parmi les rires et les jeux de ses compagnes.

— Marie!

— Mon cher seigneur!

— Comme notre enfant est belle!

Appuyé au bras de Marie de Trecque, Bayard contemple les jeux de sa fille et sourit. Il est heureux. Depuis deux ans, le bon chevalier est gouverneur du Dauphiné et jamais pays ne fut plus heureux que sous ce gouvernement patriarcal et débonnaire. Grâce à son administration, la disette et la peste, qui faisaient rage dans les environs de Grenoble et sur toute la Savoie, ont à peu près disparu. Et les paysans n'ont pas assez de loisirs pour chanter les louanges de Bayard.

Mais certain soir de l'année 1521, comme l'heureux père et le tendre époux de Marie de Trecque allait se rendre à la chapelle pour la prière en commun, un courrier arriva à bride abattue et jeta le désarroi dans la petite cour du nouveau gouverneur.

— Qu'y a-t-il? demanda Bayard.

— Le connétable de Bourbon a trahi la France, Monseigneur, et vient de se jeter dans les bras de l'empereur Charles-Quint contre l'autorité du roi de France...

— Lui?

— Oui, messire! On raconte qu'il se venge ainsi d'un mauvais traitement que lui aurait fait subir la reine Louise, mère de notre roi bien-aimé, en voulant le priver des biens de la maison de Bourbon qui lui ont été garantis par testament du feu roi Louis XII.

— Le malheureux...

— En vain, l'évêque d'Autun, qui était l'ami du connétable, a demandé au roi de surseoir à l'exécution de son arrêt! On dit que la reine Louise a empêché François I^{er} de recevoir le messenger du connétable, et que celui-ci, qui avait déjà été pressenti par Charles Quint, non seulement lui aurait rendu le Milanais mais encore lui aurait apporté une armée pour tenter la conquête de la France...

Bayard hocha la tête et soupira :

— Je le plains! Il y a plus de grandeur à souffrir l'injustice et à se taire qu'à vouloir s'en venger les armes à la main.

Le messenger continuait, haletant :

— L'empereur n'a pas tardé à tout mettre en œuvre pour punir cruellement ceux qui avaient trahi son nouvel allié! Les armées impériales ont pénétré en France et mis le siège devant Mauzon, se dirigeant ensuite par un mouvement tournant et à marches forcées sur la ville de Mézières, qui est la clef de la Champagne. Messire, messire, le roi de France vous appelle à son aide, sachant bien que vous n'y faillirez point...

— Il a raison. Holà! mon bagage, mes hommes d'armes et mes fidèles, nous partons...

Le bon chevalier se tourna vers Marie de Trecque, qui sanglotait.

— Ne pleurez point, ma mie, je ne fais que mon devoir.

— N'êtes-vous pas fatigué, mon cher seigneur? Et le roi ne peut-il vous laisser en repos?

— Aurais-je du repos, sachant la France envahie et menacée? Non croyez-moi, si je pars c'est que je dois partir! Je ne saurais vivre libre quand mon roi est esclave...

— Pourtant, si le connétable de Bourbon a eu raison de se révolter contre une injustice? Ne dit-on pas que la reine Louise l'a voulu punir d'avoir dédaigné sa main et sa couronne...

— Il ne le devait point faire, ma mie, si cela pouvait entraîner la mort de beaucoup de malheureux et le malheur de toute la France! Puisqu'un bras féal manque au roi François 1^{er}, il n'aura point trop des deux miens pour conjurer tout le malheur qui peut s'abattre sur le pays que j'aime et auquel j'ai juré ma foi! Adieu, ma tendre aimée, adieu! Je vais me battre...

Une heure après, le château de Bayard baissait la herse et relevait le pont-levis, tandis que le chevalier sans-Peur s'éloignait sur la route vers cette frontière toujours menacée du sol de France qu'il avait juré de défendre jusqu'à la limite de ses forces.

Huit jours plus tard, après avoir galopé sans trêve, Bayard arrivait à la cour de François 1^{er}, qui se trouvait alors non loin de cette fameuse ville de Mézières que les Impériaux menaçaient. Déjà un conseil de guerre était réuni pour discuter des inconvénients de défendre la ville et plutôt de dévaster le pays d'alentour afin de faire le vide devant les envahisseurs.

— Si nous brûlions la cité! fit La Palice.

— Ou si nous la rasions et faisons disparaître les récoltes! ajouta le duc de Longueville.

— On pourrait contraindre les habitants à se retirer à l'intérieur du royaume! fit Chabannes.

— Jamais! cria Bayard.

François 1^{er} tourna la tête vers son fidèle compagnon.

— Cependant, la place est faible, seigneur du Terrail. Et les soldats que j'ai n'y sauraient tenir.

— Une ville n'est jamais faible, messire, là où il y a des gens de bien pour la défendre...

— Mais...

— Qu'on me donne Mézières! tonna Bayard. Et je jure Dieu que les ennemis ne prévaudront pas contre elle et que l'armée de Charles-Quint battra en retraite...

Le roi se leva vivement et donna l'accolade au bon chevalier.

— Si tu défends Mézières, Bayard, je te ferai duc...

— Peu m'importe, seigneur! Je n'ai pas besoin d'un titre, mais de votre confiance, qui m'est plus chère que tout...

Ainsi fut fait et, quelques jours plus tard, Charles Quint et son nouvel allié mettaient le siège devant la ville avec un succès croissant, dû aux victoires qu'ils venaient de remporter dans les pays d'alentour.

Mais ils durent bientôt reculer. Malgré la faiblesse de la ville, Bayard était à chaque instant sur la brèche, ne dormant que quelques moments par jour, creusant des fossés, renouvelant les attaques, les sorties et les coups de main. Tantôt à pied, tantôt à cheval, il harcélait les Impériaux et leur faisait subir de lourdes pertes. Enfin un assaut désespéré, lancé par les assiégés sur le camp des assiégeants, fit changer la fortune de face et les troupes de l'empereur d'Allemagne durent fuir précipitamment pour éviter d'être enveloppées et taillées en pièces. Mézières était sauvée et la France avec elle.

Au soir de cette mémorable bataille, Bayard, aussi simple et calme qu'à son habitude, allait songer à écrire à sa tendre femme, quand on vint le chercher de la part du roi de France comme on avait songé à faire le soir de la bataille de Marignan.

— Hé! fit le bon chevalier. Le roi veut donc armer chevalier quelqu'un des siens...

Comme la première fois, tous les grands capitaines étaient réunis autour de François 1^{er}. Mais le connétable de Bourbon n'était pas là. A cette heure poursuivi, l'épée aux reins, il fuyait la France et cherchait en Milanais une retraite sûre où dissimuler sa honte.

— Bayard, fit le roi de France, vous avez bien mérité de la nation et de nous-même! Aussi, pour vous faire honneur, je veux que vous ayez une garde de cent hommes d'armes qui vous accompagne et que vous entraînez toujours sur le chemin de la victoire...

Le bon chevalier pâlit.

— Mais, Seigneur, fit-il, c'est là un cadeau que vous ne faites jusqu'ici qu'aux princes du sang! Et je ne suis qu'un simple gentilhomme...

— Que m'importe! Dans mon cœur, vous êtes plus qu'un prince du sang, vous êtes mon frère d'élection et je n'ai pas de plus fidèle serviteur que vous...

— Messire, je vous remercie! Il est vrai que je n'ai besoin ni de titres, ni d'honneurs! Je suis Bayard, et cela me suffit! Mais si vous me donnez cent hommes d'armes à commander, je veux qu'ils périssent jusqu'au dernier pour votre service plutôt que de se rendre...

François 1^{er} se dressa sur ses étriers et cria :

— Cent gentilhommes pour le sire de Bayard!

Une grande clameur enthousiasma l'armée.

— Nous, nous, nous...

En un instant, cinq cents officiers se présentèrent, heureux d'abandonner leurs titres et leurs compagnies pour servir comme simples soldats ou cavaliers avec le bon chevalier à leur tête. Bayard riait de joie et désignait ceux qu'il acceptait pour ses compagnons d'armes.

— Toi, toi et toi!

Il les nommait par leur nom, se souvenant de les avoir vus dans chaque bataille à laquelle il avait pris part. Enfin, le dernier des hommes d'armes vint se ranger sous la bannière de Bayard, et celui-ci fit serment, une fois de plus, entre les mains du roi de France.

— Merci, messire! Et comptez que je ne failirai jamais...

Un courrier fit irruption soudain devant la tente royale.

— Sire roi, c'est votre Parlement de Paris qui m'envoie pour vous dire qu'il veut vous faire hommage à vous et à votre serviteur Bayard pour avoir sauvé la France...

François 1^{er} se retourna vers le bon chevalier :

— Tu vois, Bayard! En route! La nation reconnaissante t'attend pour te faire honneur!

Pendant trois mois, tandis que les armées des coalisés se réunissaient au

delà des frontières pour tenter contre la France un nouvel et ultime assaut qui permit de rayer ce pays des nations européennes, Bayard et François 1^{er} reçurent les félicitations de tous les corps de métier, parmi les tournois, les fêtes et les joutes. Enfin, le bon chevalier obtint son congé pour rentrer en Dauphiné et retrouver ses siens. Seulement, cette fois, sur la route et dans les villes qu'il traversait, les députations se succédaient pour le recevoir comme le premier gentilhomme de France.

Pourtant Bayard restait aussi simple, aussi bon et aussi loyal. Il savait quelle charge pesait sur ses épaules de mériter ainsi les honneurs et la confiance royale. C'est pourquoi il ne faillit point quand au mois de mai 1523 un officier de François 1^{er} vint le quérir dans sa studieuse retraite.

— Monseigneur, les Génois se sont révoltés une fois de plus, et le roi vous demande d'aller punir ces marchands et ces commerçants qui osent se dresser contre l'autorité du roi de France.

Le bon chevalier répondit :

— Dites au roi que je pars ! Je comprends enfin pourquoi il me donna une suite de cent hommes d'armes ! Je vais leur montrer si leur chef se nomme toujours le chevalier sans peur !

CHAPITRE VI

LA MORT N'UN HÉROS

Devant Florence, dans la tente du généralissime des armées impériales, le connétable de Bourbon a réuni autour de lui les chefs des troupes coalisées, parmi lesquels le marquis de Pescaire pour les Espagnols et les représentants des villes de Venise, de Gênes, les généraux de Henri VIII d'Angleterre et du pape Clément VII.

— Messeigneurs, il faut agir ! La déroute des troupes françaises n'est point assez rapide ! Nous risquons de perdre le bénéfice de nos victoires !

Le marquis de Pescaire eut un geste évusif.

— Hé ! monseigneur, si nous n'avions contre nous que l'amiral Bonnavet qui commande pour le roi de France les troupes placées devant Milan, il y a longtemps que nous en aurions eu bon marché, d'autant que ce général est aussi vain qu'il est incapable...

— Qui donc alors vous empêche d'écraser l'armée du roi François 1^{er}, que Dieu maudisse et que le démon emporte !

— Un autre démon, monseigneur, et qui semble invulnérable... Bayard !

Le front du connétable de Bourbon se rembrunit et il soupira :

— Ah ! oui, Bayard ! Toujours Bayard ! Nul donc ne me débarrassera de ce chevalier sans peur et sans reproche, comme disent ses compagnons, et qui se dresse toujours entre la défaite de la France et la force de nos armes...

M. de Pescaire, soutenu par les autres généraux, insista :

— Il est partout, monseigneur ! Levé le premier, couché le dernier, Bayard, à la tête des cent hommes d'armes qui lui furent donnés par le roi de France et qui semblent aussi invulnérables que leur maître, Bayard, protège la retraite de l'armée avec une vigueur qui tient du prodige !

— Hier encore ! fit un autre, devant Rebec, à quelques lieues de Milan, quoique le chevalier sans peur n'eût avec lui que quelques compagnies et eût à soutenir un assaut meurtrier, il nous a fait plus de mal que si une armée eût manœuvré sous ses ordres.

— On n'a donc pas circonvenu Bonnivet en lui promettant l'indulgence de l'Empereur s'il se laissait battre? On ne lui a pas fait comprendre que la gloire de Bayard ternissait la sienne? Que diable, avec un peu de vanité et de calomnie on change le cœur d'un homme!

— Si fait, Monseigneur, si fait! L'amiral Bonnivet, bien que sa valeur ne vienne pas à la cheville de Bayard, a si bien été circonvenu par nos messagers qu'il a refusé à Bayard la direction de l'armée et l'a mis aux arrêts.

— Alors?

— Bayard en a appelé au Roi! Et si nous lui laissons le temps de recevoir de François 1^{er}, le commandement en chef, malgré la faiblesse des troupes françaises décimées par nos attaques, il peut encore, par la seule vertu de son nom, transformer sa retraite en victoire!

Le connétable de Bourbon frappa si violemment la table de chêne autour de laquelle les généraux alliés étaient réunis, que tout sauta dans la chambre. Puis il répéta :

— Nul ne me débarrassera donc de ce hardi cavalier?

Un long silence courut, puis une voix se fit entendre :

— Si.

Le généralissime des troupes impériales se dressa et regarda au-dessus des têtes étonnées ou pensives.

— Qui a parlé?

Un vieil homme au regard faux, au nez en bec d'aigle, au visage parcheminé, s'avança vers le connétable de Bourbon.

— C'est moi! Je suis le capitaine Pédro et je commande les estradiots Espagnols!

— Pourquoi penses-tu tuer le capitaine Bayard?

— Parce que je le hais!

Son interlocuteur frémit tant il y avait de colère et de violence dans l'accent du vieil écuyer. Enfin il chevrota :

— Pourtant Bayard, chevalier sans Peur, passe pour être vertueux et probe! Qu'a-t-il pu te faire?

— Il a tué mon maître, le marquis Alonzo de Soto-Mayor! Deux fois j'ai déjà tenu Bayard au bout de mon bras! Deux fois je l'ai manqué! La troisième sera la bonne...

— Et que demandes-tu pour ta récompense?

— Le droit de faire de Marie de Trecque ma servante si nous entrons en Savoie et de contraindre la fille du chevalier sans Peur et qu'on dit sans Reproche à être ma femme...

— Soit! C'est promis! Fais vite...

— Soyez tranquille, Monseigneur! La vengeance est un plat qui se mange en tout temps et qui paraît chaque fois meilleur après une longue attente.... Adieu

Le capitaine Pédro sortit. Le généralissime des troupes impériales le suivit du regard et fit une moue de dégoût.

— Ce n'est qu'une vipère qu'on écrase! Bah! s'il me débarrassé du chevalier Bayard que m'importe! M. de Pescaire, vous ferez en sorte que cet officier soit assassiné par erreur le lendemain du jour où notre ennemi sera mort! Il me répugnerait de le voir venger la mort de son maître de si odieuse façon! Car ce Soto-Mayor était un lâche et un couard!

— Soyez tranquille, Monseigneur!

— Et maintenant, attendons.

A la même heure, tandis que le capitaine Pédro prenait un déguisement de paysan lombard pour se rapprocher plus aisément de l'arrière-garde de l'armée française, à laquelle combattait Bayard, ce dernier était, à quel-



— Est-ce vous, chevalier? Ah! que je suis marri et désolé de vous voir en cet état (p. 32).

ques lieues de là, appelé en toute hâte auprès de l'amiral Bonnivet qui, blessé le jour même dans une attaque des Impériaux, voulait lui remettre le commandement de l'armée, afin qu'il en protégeât la retraite jusqu'à ce que François I^{er} fût, en personne, venu en prendre la direction.

Le bon chevalier sourit avec indulgence quand on lui transmit le désir du commandant des troupes françaises. Et sans rancune, parce qu'il s'agissait de sauver l'existence de pauvres soldats, innocents des fautes tactiques de leur général, il obéit incontinent au désir de l'amiral Bonnivet. Celui-ci le reçut couché sur un lit de brocard, quand tant de ses compagnons n'avaient même pas une pierre où reposer la tête en ce froid mois d'avril.

— Chevalier Bayard! fit l'amiral avec un effort qui coûtait plus encore à son orgueil qu'à sa blessure. J'ai souvent médité de vous et je vous prie de me le pardonner! Je ne saurais diriger plus longtemps l'armée et je vous en remets le commandement! Faites au mieux pour l'honneur de la France et le contentement du Roi!

Bayard le regarda en face.

— Je le sais, Messire! Et je ne crains point ce que vous me commandez

encore, même si quelques-uns des vôtres pouvaient être heureux dans une si grande conjoncture, avec si peu de troupes d'assister à ma défaite et de pouvoir en rendre compte avec usure au Roi de France! Pour tout le mal que vous lui avez fait plus qu'à moi en refusant mes avis, mes reproches ou mes conseils, soyez cependant pardonné!

Bonnivet blêmit de se sentir deviné par son interlocuteur et tenta de se défendre avec une ironie narquoise :

— Pardonnez-moi, chevalier! Ce qui serait impossible à d'autres, doit vous être aisé à vous! J'ai confiance.

Le chevalier toisa l'amiral avec dédain. Il ne voulait pas entendre ces propos dictés encore, malgré l'heure tragique, par l'envie et par l'ambition. Froidement il répliqua :

— Il est bien tard, Messire, pour remédier au mal! Mais qu'importe, mon âme est à Dieu et ma vie à l'Etat! Je vous promets de sauver l'armée aux dépens de mes jours...

Sans un mot de plus il sortit. Quelques heures plus tard il allait une dernière fois prouver de quoi il était capable.

Entre Romagnano et Gattinara, la rivière de la Sessia déroule ses anneaux argentés sous un ciel clair et froid. L'aube du 30 avril 1524 vient de se lever blême et glaciale. Depuis la veille le chevalier Bayard combat sans trêve les ennemis acharnés à la poursuite de l'armée Française qui se défile derrière l'écran de l'arrière-garde réduite à une poignée d'hommes. Ce sont les cent chevaliers que le roi François 1^{er} donna au héros de Mézières pour lui faire honneur.

Beaucoup sont déjà tombés pendant la nuit, dans les combats corps à corps, héroïques et inhumains. Mais les blessés, sont restés en selle autour de leur chef et combattent toujours, menaçants et grandioses. Et à leur tête, le chevalier sans Peur continue de se battre, farouche, le regard dur et clair, conscient de sa responsabilité et de l'honneur de la France.

Son épée est ébréchée et sa lance brisée près de la garde. Cependant Bayard combat toujours. Depuis vingt-quatre heures il n'a pas quitté sa selle et son cheval est blanc d'écume. Après avoir passé à gué la rivière qui sépare les ennemis que l'on voit se reformer dans la plaine, le chevalier avise dans un champ un paysan en costume Lombard qui hinc ses pommes de terre avec une étrange et surprenante tranquillité, tandis que l'air frissonne du fracas des armes et du grondement lointain des canons.

Bayard s'approcha de l'homme :

— Tu connais le pays?

— Si Signor!

— Peux-tu m'indiquer un défilé abrité où je pourrais attendre les Impériaux et leur barrer la route?

Le paysan a incliné la tête derechef et étend le bras vers un fossé planté d'arbres qui s'étend non loin de là en bordure de la route.

— Conduis-nous?

Le Lombard se met en marche et s'arrête bientôt. En effet, l'endroit paraît bien choisi pour une embuscade. Des peupliers d'Italie dissimulent à demi la troupe pressée dans le chemin creux.

— Merci...

L'homme s'éloigne déjà. Bayard le regarde longuement.

— Oh donc ai-je déjà vu ce visage?



Le paysan porte un mauvais costume, un chapeau troué et un foulard qui cache à demi sa figure que protège un emplâtre posé sur l'œil. Mais son autre paupière s'ouvre et cligne rapidement tandis qu'il disparaît au bas

du talus. L'ennemi se rapproche comme s'il ignorait la présence des Français dans ce paysage tranquille.

— Pour la France, compagnons!

L'ordre court le long de la petite troupe. Les cavaliers préparent leurs armes. Soudain le corps des ennemis fait volte-face avant d'être arrivé à portée d'attaque et force au grand galop, essayant de prendre à revers les hommes d'armes placés dans le fossé. Bayard a deviné la manœuvre.

— Trahison! Qu'on assomme ce paysan qui nous a vendus ou qui peut-être était acheté par nos adversaires! Hardi... En avant...

Tandis que deux cavaliers font remonter le talus à leurs chevaux pour prendre l'ennemi à revers eux-mêmes et détourner son attention en lui faisant croire que Bayard est loin, ce dernier s'efforce de faire tourner son cheval dans l'étroit chemin creux. Mais les bêtes renâclent et pointent en se cabrant.

— En avant

Brusquement, un sifflement léger déchire l'air et Bayard s'affaisse sur sa selle.

— Jésus-Marie, je suis touché.

Il se retourne et aperçoit, au faite du talus, le misérable paysan qui s'est débarrassé de son bandeau et de son chapeau. Une tête jaune, aux moustaches longues, au teint bilieux ricane en considérant l'affolement des compagnons du bon chevalier.

— C'est lui! Lui! Pédro! Mon Dieu! Je suis mort.

— Au dernier coup le bon! hurle l'Espagnol en jetant l'arquebuse à croc dont il s'est servi pour abattre le chevalier Bayard.

• — Tue tue! hurlent les cavaliers.

Mais ils ne peuvent l'atteindre. La terre détrempée par la rosée glisse sous les sabots des montures qui s'écroulent. Déjà Bayard s'est laissé tomber sur le sol, tandis qu'une affreuse pâleur se répand sur ses traits.

— C'est fini! Fuyez, mes compagnons, fuyez tous. On ne vous épargnerait point! Et dites au Roi de France que son armée est sauvée!

Seul un écuyer reste auprès du bon chevalier dont il a retiré la cuirasse et fendu le pourpoint avec son poignard. Un flot de sang pourpre teint l'herbe autour de lui. Une plaie béante s'ouvre. Rapidement l'écuyer se rend compte qu'il n'y a plus rien à faire pour sauver son maître.

— Messire, Messire! Je vous emporterai.

— Inutile! fait Bayard dans un souffle. Je le sens, j'ai la colonne vertébrale brisée! Déjà je ne sens plus mes membres inférieurs et je ne pourrais faire un seul pas! Non! Je vais mourir... Donne-moi mon épée! C'est celle qui a sacré le Roi après Marignan!

Et comme il fit dix ans plus tôt le bon chevalier baise le pommeau de son arme en forme de croix, dans lequel il a fait enchâsser la médaille que lui donna à Grenoble la jeune fille qu'il racheta des rôtisseurs allemands.

— Ayez pitié de moi, Seigneur...

Bayard murmure ses dernières prières. Près de lui son écuyer pleure tristement. Là-bas dans la plaine que les premiers feux du soleil dorent, il voit s'enfuir les siens que par un retour étrange les cavaliers ennemis ne poursuivent même pas. Au contraire, un chevalier inconnu se détache avec quelques autres du gros des Impériaux et se dirige vers le bouquet d'arbres comme s'il n'ignorait pas que Bayard est là.

Les cavaliers s'approchent et bientôt le bon chevalier reconnaît celui qui marche en avant des autres.

— Le connétable de Bourbon! En effet, je ne pouvais être trahi que par un traître.

Le généralissime des troupes de Charles-Quint saute à terre et se précipite vers Bayard.

— Est-ce vous, chevalier ? Ah ! que je suis marri et désolé de vous voir en cet état ! Car je vous ai toujours aimé et honoré pour la grande sagesse et le noble courage dont vous avez fait preuve ! Croyez que je prends part à votre blessure !

Bayard secoue la tête et ne voit point la main tendue.

— Ne me plaignez point, Monseigneur ! Vous n'avez pas à avoir pitié de moi qui meurs en servant ma patrie et mon roi que j'aime comme un homme d'honneur et de bien que je suis ! Mais c'est moi qui ai pitié de vous qui portez les armes contre votre prince, votre patrie, vos frères, malgré votre serment d'allégeance au Roi François I^{er}, votre maître !

— Nous vous sauverons !

— Passez votre chemin, Messire ! Je n'ai que faire de votre pitié et de vos soins. Je meurs en chrétien, en soldat, en chevalier ! Au reste, ajouta Bayard avec une sorte de prophétie comme en ont certains héros à l'heure de leur mort, au reste nous nous retrouverons dans un autre monde ! Et devant le Tribunal de Dieu nous verrons qui a bien mérité.

Le connétable de Bourbon recula sous le regard du bon chevalier, puis il remonta en selle et s'enfuit, comme si le moribond pouvait encore l'atteindre.

Cependant le marquis de Pescaire qui commandait aux Espagnols s'était approché à son tour et plaignait le chevalier.

— Que puis-je faire pour vous, capitaine Bayard ?

— Faites dire au Roi de France que je suis mort en combattant ! Et dites à celle que j'aime que son nom fut le dernier que prononcèrent mes lèvres, parce que dans « Marie » il y a le verbe « aimer » et que c'est aussi le nom de la Reine du Ciel en qui j'ai mis ma confiance pour sa miséricorde.

Le chevalier ferma les yeux et ne les rouvrit plus, en murmurant sa dernière prière.

Au même moment, le capitaine Pédro se présentait devant le connétable de Bourbon et lui demandait sa récompense.

— Ta récompense ? gronda le généralissime. Tu n'es qu'un misérable dont la mort ne paierait pas celle d'un héros !

Et brandissant sa masse d'armes, le connétable de Bourbon l'abattit sur le crâne du traître.

FIN

POUR PARAITRE JEUDI PROCHAIN :

Bara, l'enfant héroïque

par Léon TESSE

Le jour commençait à baisser et les derniers rayons du soleil couchant caressaient, avant de disparaître, les plaines coupées de haies, de buissons, de marécages, de ce paysage vendéen.

L'ombre, enveloppant dans ses plis les fermes isolées, plantées comme des sentinelles avancées et les petits villages poussés çà et là, faisait des maisons des masses sombres se détachant sur le fond, plus claire encore, du ciel.

(A suivre.)

L'HISTOIRE VÉCUE

Tous les grands hommes, tous les grands faits
du passé

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

75 Cent.
=

L'OUVRAGE COMPLET

Il paraît un ouvrage tous les Jeudis

Déjà parus :

- | | |
|--|---|
| 1. — LE GRENADIER D'AUSTERLITZ. | 13. — LE LION DES PYRAMIDES. |
| 2. — UNE AVENTURE DE D'ARTAGNAN. | 14. — UNE VICTOIRE DE SURCOUF. |
| 3. — LE VOLONTAIRE DE VALMY. | 15. — LA COCARDE NOIRE DE CHARLOTTE CORDAY. |
| 4. — JEAN BART, LE CORSAIRE. | 16. — LA REINE DE LA FRONDE. |
| 5. — LE GUIDE DE BONAPARTE. | 17. — GASPARD LANCEN AU SIEGE DE GENES. |
| 6. — LE MOUSSE DE CHRISTOPHE COLOMB. | 18. — LA PRISE DES TULERIES. |
| 7. — LE SERMENT DES TROIS VENDEENS. | 19. — L'HEROINE DE BEAUVAIS. |
| 8. — UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XIII. | 20. — LES GRENADIERS DE LA 32 ^e DE MI-BRIGADE. |
| 9. — L'ENNEMI DE JEANNE D'ARC. | 21. — LE DERNIER JOUR DU DUC DE GUISE. |
| 10. — LE PETIT CANONNIER DU SIEGE DE TOULON. | 22. — LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE. |
| 11. — TIREZ LES PREMIERS, MESSIEURS LES ANGLAIS. | 23. — ROBESPIERRE L'INCORRUPTIBLE. |
| 12. — LE JEUNE HEROS DE LA ROCHELLE. | 24. — LE TROMPETTE D'YENA. |
| | 25. — LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE. |

EN VENTE PARTOUT

F. ROUFF, Éditeur, 8, boulevard de Vaugirard, PARIS (15^e)